

Le milieu conditionne le rythme de vie

par M.-E. BERTRAND

Pendant ces dernières vacances de Noël, j'ai eu l'occasion de faire l'épreuve du présent. J'ai fait cette épreuve à la lueur de mon enfance. J'ai fait la comparaison, la différence, la mesure entre l'enfance d'aujourd'hui et celle que j'ai vécue.

Je ne nourris aucune mélancolie du passé et je crois être encore assez près de l'enfance pour ne ressentir ni envie ni tristesse.

Nous nous contenterons d'observer le décor, sans raire agir les acteurs, ni faire retentir aucune musique.

Il s'agit d'une petite ville de la proche banlieue parisienne. Je suis né et j'ai été « élevé » dans cette petite rue transversale qui était alors — il y a 25 ans — un refuge pour la bande d'enfants qui l'animait.

Cette rue menait au Lycée. Quatre fois par jour, un flot abondant de fillettes et jeunes filles déferlait, en l'espace de dix minutes, puis tout retombait dans le calme, sauf à la sortie des ateliers, à la fermeture des bureaux.

Notre rue n'était pas commerçante.

Elle était ce qu'on veut appeler aujourd'hui une « rue-dortoir ».

Oui, nous formions une bande de gosses qui vivaient ensemble, dès que l'école, les repas et la nuit nous rendaient à notre liberté. Chaque pause nous retrouvait là.

Un coin de trottoir libre pour jouer aux billes, un coin de mur pour lancer une balle, une marche pour y déposer quelques jouets, ou simplement un recoin pour s'asseoir et discuter de nos problèmes.

Nous vivions plus intensément sur ces trottoirs que dans nos familles. La formation des clans, les nœuds fragiles de quelques amitiés ou alliances passagères — rompues par un échange d'objets manqué ou un mauvais troc — scellées pour une « histoire de fille ».

Le jeudi matin nous retrouvait tous, dans l'attente du balayeur municipal qui ouvrait les vannes de la bouche d'eau. Passé le premier flot emmenant les immondices, une belle eau claire nous permettait de lancer nos allumettes — nous formions des équipes selon les couleurs du bois — et un « tour de France » nautique avait lieu, dont nous étions à la fois les acteurs, les supporters et les spectateurs bruyants et enthousiastes.

Une équipe rivale pouvait à la hâte, en rassemblant un peu de terre, construire un barrage après le passage du balai, mais dans la lutte nous le piétinions, ayant pour allié l'employé qui voulait que l'eau coule...

Mais l'unité de la « rue Alexandre-Dumas » se ressoudait quand la bande

« de la rue Diderot » ou les filles de la « rue Victor-Hugo » venaient fouler notre domaine dans de mauvaises intentions, nous provoquer, semer la discorde ou « chercher des noises ».

Alors, la lutte s'organisait.

Sur le chemin de l'école, certains passages nous étaient interdits. Nous devions rester groupés : l'isolé subissant une attaque en règle. La nuit, c'était la bagarre. Nous nous fixions, entre parties adverses, l'heure et le lieu du combat. A main nue, à coups de ceinture, quelquefois un bâton, la lutte n'était jamais meurtrière. Un passant nous séparait. Si deux passants intervenaient, nous formions corps, tous réunis pour les insulter... et nous sauver.

Les après-midi étaient consacrés aux activités plus calmes. L'hiver, nous partions en forêt, souvent à pied, quelquefois à bicyclette. L'été, nous allions dans un bas quartier plus calme, là où il y avait seulement des villas — et non des immeubles — construire des cabanes avec de vieilles nippes. Nous nous consacrons à nos petites amies.

C'était les années 1930. Nous avions bien participé aux défilés du Front Populaire, nous savions crier : « Raccourcir Casimir » (1). Nos vacances étaient souvent enfiévrées ou même interrompues par les menaces de conflit. Mais nous étions tous, dans notre rue calme, assez indifférents des luttes des adultes, associant souvent nos luttes entre gosses à ces conflits dans lesquels il n'y avait, pour nous, que Français et Allemands.

Il me reste, de ces années, une impression d'équilibre, de calme, de tranquillité, malgré les bouillonnements du monde adulte d'alors. Nous pouvions vivre dans ce milieu urbain assez défavorisé, nous n'avions ni arbre, ni terrain vague accessible : si ! nous avions quelques propriétés encore incultes, dont l'accès était interdit, et dont nous franchissions les murs quand nous voulions nous cacher pour quelques révélations intimes de l'un de nous ou la lecture de magazines « interdits ».

Nous formions, dans notre bande, un monde à la fois équilibré et un milieu aidant, à notre mesure.

J'ai donc revu, ces dernières semaines, cette rue de mon enfance.

A-t-elle changé ? Oui, bien sûr. Mais très variablement, selon les points de vue.

Elle a toujours sa bande de gosses.

Peut-être encore plus nombreuse.

C'est elle qui m'a intéressé.

J'ai cherché ce que ces enfants faisaient.

Le peu de temps que je les ai vus : ils ne faisaient rien.

Quoi faire ? La rue est devenue un parking. La zone bleue des quartiers actifs et commerçants a rejeté, vers la petite rue calme, un flot de voitures qui stationnent jour et nuit, pendant qu'un autre flot circule lentement : ce sont ceux qui, patiemment, cherchent une place libre...

(1) Casimir de la Roque, Chef des Croix-de-Feu, secte réactionnaire.

Il ne m'avait jamais semblé que « ma rue » sentait si mauvais.

Tous nos alentours ont disparu.

Plus de terrains vagues : des immeubles de sept étages.

On ne peut jouer dans le ruisseau : les roues des voitures en stationnement empêchent « le Tour de France » d'avoir lieu.

La circulation interdit tout jeu de balle, toute partie de ballon. Même le jeu de billes est impossible sur les trottoirs encombrés.

Plus de terrains vagues... Des murs.

Qu'est devenue ma bande ?

Peut-être se réfugie-t-elle dans quelque café où il y a la Télé... Peut-être les gosses vont-ils plus souvent au cinéma... Peut-être aussi n'y a-t-il plus de bande pour attaquer « la rue » voisine, pour courir les filles, pour vivre « ensemble ». Les liens d'amitiés se sont sans doute desserrés.

Mais, je ne sais pas... Il y a maintenant les *mobylettes* — bien que les enfants de moins de 14 ans n'en usent guère... la vie va plus vite...

Je laisserai donc les acteurs dans l'ombre : le décor, lui, est bouleversé. Le monde s'est transformé même si les formes, les silhouettes, les contours, les couleurs sont les mêmes — on ne refait guère les vieilles maisons qui se contentent de faire pousser sur les antiques cheminées quelque antenne de Télé — le rythme de vie a profondément changé. Paris gagne sur cette banlieue qui n'est plus tournée vers la province, mais sur cette ville capitale qui est un monstre...

Le milieu conditionne le rythme de vie.

Les gosses de ma rue ne peuvent plus — en rien — ressembler à ce que nous fûmes.

L'éducation que nous avons reçue ne peut plus convenir à ceux-là qui viennent vingt ans derrière.

La pédagogie ne sera jamais une science exacte tant qu'elle ne saura pas que ce qu'elle propose pour un jour n'est plus valable le lendemain. La pédagogie est fonction des techniques. Elle est elle-même une technique. Elle doit être elle-même une avancée des techniques, une avant-garde avertie.

Le décor est mouvant. Les acteurs se succèdent. Le drame reste le même pour une humanité qui cherche toujours s'il y a un auteur — et qui n'ose croire en elle-même.